

Jacques Sivan

le corps-bibliothèque
une bibliothéconomie de la langue

La poésie doit avoir pour but la vérité pratique.
Lautréamont, *Poésies II*

I

« La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres. » Je ne sais pas vraiment pourquoi mais j'ai toujours considéré ce vers de Mallarmé, extrait de *Brise marine*, comme étant le point nodal à partir duquel un devenir fictionnel (la fiction est une réalité), que j'appellerai jacques, autogère et génère sa multiplicité proliférante en l'expérimentant quotidiennement entre autres régimes de langue selon le registre poétique et bibliothéconomique.

Dès la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la poésie française fait état d'un malaise dû à l'effet de saturation d'un sujet clos dont l'unicité est apparue de plus en plus illusoire, voire dangereuse, tant le nombre toujours croissant des noms qui peuplent le moi, le surpeuplent – le surdimensionnent devrait-on dire – boursoufle sa chair.

Époque des « Grandes Têtes Molles » disait Lautréamont. Lautréamont, Mallarmé mais bien sûr aussi Rimbaud, chacun vit selon son mode de fonctionnement (mode mineur ou mélancolique chez Mallarmé, mode majeur ou révolté chez Rimbaud et Lautréamont), dénonce, mais surtout, prend en compte la multiplicité du réel que nous sommes, en expérimentant de nouvelles formes d'économie verbale et en tentant de mettre au point un dispositif permettant d'en faciliter les flux, d'en préserver ou aménager les écarts, d'en ajuster les mécanismes.

Dans *Une saison en enfer*, Rimbaud met l'accent sur les jeux et les enjeux des je qui animent un sujet forcément problématique parce que toujours instable et donc fictionnel puisqu'il produit et n'est que le produit de situations dont la variabilité quasi incontrôlable ne cesse à tout instant de le dédire. De son côté, dans *Poésies*, Lautréamont, considérant que « la poésie est la géométrie par excellence », met en évidence et active certains fonctionnements et les corrige : « Je prends à part les plus belles poésies de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Byron et de Baudelaire, et je

les corrige dans le sens de l'espoir ; j'indique comment il aurait fallu faire. » Afin de dégonfler la langue de tout pathos subjectif, qui l'engorge et la paralyse, Lautréamont utilise des procédés mécaniques et logiques tels que l'emploi de séries, de la symétrie, du dédoublement, de la répétition ou du renversement.

De son côté, Mallarmé, dans *Le Livre*, repère et met en place des fonctionnements mécaniques aptes à gérer, à partir de la question du livre, et de façon tout à fait pragmatique, l'hétérogénéité évolutive du monde que nous sommes. Cette mécanique fort complexe intègre et met concrètement à l'épreuve tous les paramètres du *Livre* tel qu'il le conçoit : feuilles détachées nécessitant un meuble conçu à cet effet afin qu'elles puissent être exposées, agencées et lues selon un mode de lecture centripète et centrifuge, puis selon ce même mode mais inversé ; mode de diction élaboré ; agencement du lieu où ce livre va être, il faut bien le dire, performé (lustre, nombre de spectateurs, emplacement du meuble, etc.), nombre d'exemplaires, prix, etc., le tout faisant œuvre. Tous ces agencements, jamais acquis, toujours en cours de réinvention, à la fois joués ou scénaristiques, logiques, mécaniques débloquent la multiplicité des régimes de langue pour mieux les faire jouer entre eux. Ils favorisent des télescopages de savoirs parfois contradictoires. Or ce sont ces effets d'amplitude, de rupture, de perte, d'excès calculés et vécus comme des déséquilibres, des chaos qui instaurent un espace pluriel, troué, transformant l'espace poétique en un véritable « ministère des coïncidences » dirait M. Duchamp.

II

De façon tout aussi pragmatique, tout écrivain, étant au moins le bibliothécaire de sa propre bibliothèque, a le souci de rendre celle-ci opératoire. Cette bibliothèque a ceci de particulier que le choix et l'ordonnancement qui la caractérisent s'opèrent selon les nécessités propres aux divers réglages des régimes de langue que le poète met au point. De sorte que la langue effectue par elle-même un véritable travail bibliothéconomique. En se réécrivant, en favorisant son autorégulation, l'écriture poétique bouleverse et réajuste inlassablement les pratiques et les savoirs du monde qui l'agit et qu'elle renouvelle.

Il va sans dire que la bibliothèque de tout écrivain manifeste, par ses manques ou par ses surplus, par sa cohérence mais aussi par son incohérence, l'incroyable diversité et hétérogénéité d'autres

bibliothèques possibles ou réelles et générées elles aussi par d'autres reformulations de l'économie verbale, par d'autres nécessités fonctionnelles : nécessité visuelle, purement sonore, narrative, lyrique, concrète, numérique, etc., pour ne rester que dans des cadres généraux et approximatifs.

Ce problème, parce qu'il est essentiellement celui de la langue, est au cœur des préoccupations du poète et du bibliothécaire. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu être poète et bibliothécaire. L'un et l'autre, chacun à sa façon, ont pour mission de proposer un espace toujours à repenser, toujours à renouveler, à redistribuer pour faire interagir selon des modes toujours à redéfinir la multiplicité des jeux de langage qui animent et renouvellent, non sans heurts ni conflits, le monde. Espace incertain, improbable certes ! Existe-t-il une bibliothèque idéale, un agencement verbal définitif facilitant le réagencement perpétuel du monde ?

La bibliothèque de tout poète étant la bibliothèque de *sa* langue il est savoureux de constater que tout écrivain invité chez un autre écrivain ne tarde pas, lorsque l'occasion se présente, à examiner la bibliothèque de son hôte. D'une part, ce besoin s'avère indispensable s'il souhaite situer très concrètement, mais approximativement, parmi l'infinité des régimes de langue, ce dispositif singulier. D'autre part, sa curiosité lui permet de faire le point sur l'agencement et le contenu de sa propre bibliothèque, laquelle, envisagée depuis cet autre lieu (= l'autre langue, l'autre bibliothèque) lui devient momentanément problématique et comme étrangère.

La vue d'une bibliothèque nous met en question, nous déplace comme se trouvent être déplacées toutes les briques de mémoire potentiellement en action que sont les livres (lesquels n'attendent que l'œil du lecteur pour être activés et modifier le regard qui, dans le même temps, les agit) lorsque l'ajout ou le retrait d'autres briques modifient l'équilibre général. De même, la conception d'une bibliothèque, surtout lorsqu'elle s'avère être aussi originale que celle du CIPM, déplace à sa façon les autres bibliothèques (les resitue momentanément), déplace les livres, déplace la langue.

Déplacement dont les conséquences très concrètes sont loin d'être prévisibles car le monde des bibliothèques comme celui de la poésie s'inscrivent tous deux dans un déjà existant éminemment pluriel et instable du fait de cette pluralité. À l'opposé du cliché habituel l'espace documentaire comme l'espace poétique ne sont pas des lieux clos, préservés, statiques. Ce sont au contraire des lieux qui, plus que tout autres, doivent réagencer des flux pour favoriser des rencontres improbables.

Concernant les bibliothèques, cela se traduit par la diversité d'un public (= regard infiniment pluriel et perpétuellement renouvelé) aux composantes fluctuantes et aux attentes variables à l'égard de savoirs toujours plus diversifiés et pléthoriques, divulgués sur toutes sortes de supports : livres, CD, DVD, Internet, etc. Concernant la poésie, la multiplicité des régimes de langue réclame, comme nous le verrons par la suite, une forte capacité critique, c'est-à-dire la faculté d'utiliser et de combiner des techniques d'écriture, qu'elles soient verbales, sonores, visuelles pour fluidifier la langue, la dynamiser, et la rendre apte à déjouer, détourner, réutiliser les codifications sclérosantes produites par une société en mal de profits immédiats. Travail de mise au point donc, pour laisser advenir autant que possible les hasards les plus favorables.

III

Nietzsche, dans une lettre délirante adressée à Burckhardt et citée par Didi-Huberman, envisage ce dispositif structurant comme un « édifice ». Voici ce qu'il écrit : « Ce qui est désagréable et embarrassant pour ma modestie, c'est qu'au fond je suis chaque nom de l'histoire. » Et il conclut sa lettre en ces termes : « Cher Monsieur le Professeur, vous devriez voir cet édifice [...], c'est à vous que revient toute la critique [...]. Nous autres, artistes, nous sommes inenseignables. »

Plusieurs observations sont à faire. Tout d'abord, comme le dit Didi-Huberman, « il importe de comprendre l'enjeu *critique*, voire structural, d'un récit de *crise* [...]. De même que l'*incorporation généalogique*, chez Nietzsche en délire, n'est pas dissociable de sa critique de l'histoire et de sa patiente élaboration du temps à travers des concepts tels que la généalogie ou l'éternel retour ».

Accepter la part délirante de tout travail critique, c'est considérer son processus dans sa globalité. C'est reconnaître la dimension heureusement opératoire de hasards souvent contradictoires générés par ce processus critique, lequel est lui-même généré par les hasards qu'il a tentés de rendre positivement actifs. Par positivement actifs on entend ces hasards qui, momentanément, ont la capacité de nous éviter les sensations que Nietzsche qualifie de désagréables et d'embarrassantes pour notre modestie.

Les hasards heureux sont donc les hasards modestes, c'est-à-dire ceux tout à fait pragmatiques qui évitent les boursoufflures, les blocages, les engorgements générateurs de « Grandes Têtes

Molles ». Ceux qui nous sont individuellement et collectivement bénéfiques et qui, loin de nous détacher des réalités, ou d'être détachés eux-mêmes des réalités, sont la réalité perpétuellement en crise parce que toujours en cours de réagencement. C'est la raison pour laquelle lorsque Nietzsche s'*envisage* comme un « édifice » peuplé par les grands noms de l'histoire, il ne peut considérer cet édifice que de façon problématique car toujours en mouvement.

Cet édifice en perpétuelle métamorphose est le corps même de l'artiste. Corps-mémoire, *corps-bibliothèque* donc, toujours en construction, et dont la perpétuelle mise en procès par l'interaction des savoirs évite toute forme d'obstruction ou les faux décollages. Corps amoralement, c'est-à-dire mécaniquement et hasardeusement expurgé de lui-même, humilié, dédit. Humilié et dédit car, écrit Mallarmé, « dans un acte où le hasard est en jeu, c'est toujours le hasard qui accomplit sa propre Idée en s'affirmant ou se niant. Devant son existence la négation ou l'affirmation viennent échouer. Il contient l'Absurde – l'implique, mais à l'état latent et l'empêche d'exister : ce qui permet à l'Infini d'être. »

Le *corps-bibliothèque* est ce problématique corps nominal constitué et constitutif de la très vive interaction de savoirs les plus hétérogènes, dont le mouvement ininterrompu s'alimente et alimente (d')une infinité d'actes le plus souvent imprévisibles. Ce mouvement ininterrompu contient l'Absurde, l'implique nous dit Mallarmé mais, selon moi – et dans ce que je crois percevoir de l'heureux phénomène d'inachèvement du *Livre* – ne l'empêche nullement d'exister, seulement le relativise (évitant de la sorte, comme nous l'avons déjà dit, toute fausse envolée vers un mythique au-delà du réel) et relativise de ce fait l'« Infini d'être ». C'est ce qu'a mis en évidence Marcel Duchamp qui transforme ce que Mallarmé appelle d'autres fois la Pensée ou l'Idée en simple « Ministère des coïncidences ».

À la suite de Marcel Duchamp, Robert Filliou met en place le principe d'équivalence (« bien fait, mal fait, pas fait »), lequel trouve son prolongement naturel dans la création de la « République géniale » par le biais de trois concepts importants « création permanente, réseau éternel et fête permanente » qui réactivent et développent la célèbre formule de Lautréamont : « La poésie doit être faite par tous. Non par un. » (*in Poésies II*). Parce qu'ils sont l'« édifice » en acte de la mémoire universelle - et nous invitent à l'être dans nos pratiques quotidiennes, qu'elles soient professionnelles ou autres - Mallarmé, Duchamp, Filliou, Nietzsche en sont dans le même temps, par leurs perspicaces manifestations critiques, les véritables bibliothécaires.